

RAMSA **ou l'instinct d'Orient**

Serait-ce une même loi, profonde, sourde, qui fait croître les villes en direction de l'ouest et l'art se tourner si souvent en direction de l'est?

Nos grandes métropoles, nœuds d'échanges et de désirs, de désirs jamais assez assouvis en leur avidité de gagner du temps sur le temps, de grignoter quelques instants de plus de lumière et d'activité, poursuivent naturellement le soleil en sa course. Tant elles veulent que dure le jour, qu'il dure encore un peu.

L'art, en revanche, depuis toujours. et très régulièrement, et chaque fois pour de grands sursauts - encore très récemment avec Matisse, Klee. Tobey- c'est vers l'Orient qu'il tourne son regard, ses pas. Si les cités s'agrandissent ainsi en direction de l'ouest dans l'instinct d'y gagner un peu plus de vie, l'artiste ne se tournerait-il pas vers l'est, mû par celui d'y trouver sa mort? Pour aller à sa rencontre. la reconnaître, la traverser et renaître.

Au tropisme urbain. économique. vers l'Occident. pour durer, conserver. gagner. s'opposerait donc le voyage du poète vers l'Orient, pour se dépouiller d'abord, se régénérer ensuite en une nouvelle métamorphose. Il semble en être ainsi, ce qui veut durer va d'un côté du monde, ce qui veut changer coule vers l'autre versant. On ne voit guère d'autres explications à ces phases d'orientalisme que connut fréquemment notre art, souvent aux aurores de ses mutations les plus profondes. Et que l'on ne vienne surtout pas nous expliquer l'orientalisme pictural comme je ne sais quel effet du colonialisme. Car il est aussi aisé que troublant de noter que quatre siècles de colonisation du continent américain, dont, en matière de pittoresque, les déserts n'ont rien à envier à ceux du Sahara, n'ont pas suscité un seul peintre "occidentaliste. Degas, en voyage à la Nouvelle-Orléans, n'y peignit qu'un seul tableau. et c'était un portrait de famille ! Non. décidément, la boussole des peintres ne les porte pas vers cet azimut. Ils vont, résolument, "vers l'Orient désert ". Ils y vont pour rencontrer, traverser ce désert : leur mort. Ils y vont comme les phénix vont au feu, pour renaître. C'est chez Ramsà, sans doute, qu'il me fut le mieux donné de comprendre cela. Rares sont les artistes chez qui cet "instinct d'Orient" est aussi pur et impérieux. Plus rares encore, ceux chez qui il est aussi lucidement analysé comme instinct de mort, en même temps que totalement maîtrisé comme travail initiatique et levier de résurrection, de renouvellement.

De ses Taj-Mahal à ses barques solaires, Ramsà n'a vu imaginé et retenu de l'Orient que ses tombeaux, et les routes et les rites qui les traversent, et même son 'Palais du Dey", qui n'a rien d'un palais mais tout d'un labyrinthe où l'âme doit se perdre pour être retrouvée...

L'Orient de Ramsà n'est ni celui de la sagesse, ni celui de la lumière, ni celui des ors et des perles, ni celui de l'immensité des âges, des espaces et des peuples. Il n'est qu'un insondable océan de mort à traverser sans cesse en solitaire, d'une rive de vie à l'autre rive d'une autre vie. Un océan que l'on ne traverse pas qu'une fois, qu'il faudrait, pour bien faire, traverser chaque jour, ou plutôt comme Amon-Rà, chaque nuit.

Jusqu'à ce nom d'artiste, le nom arabe de Ramsà, qu'elle se choisit un jour parce qu'il signifie le chiffre cinq, et donc la main. Savait-elle. ce jour-là, devinait-elle, pressentait-elle que ce chiffre cinq

est aussi, presque universellement, le chiffre de l'homme ? Et qu'il n'est le chiffre de l'homme que parce qu'il est d'abord, plus radicalement, le chiffre de l'incomplétude, d'une création jamais satisfaite à jamais inachevée, toujours s'accomplissant, le symbole même de cette perpétuelle retranscrite de la mort, du doute et de l'inerte qu'est la création, sans trêve risquée, sans cesse renouvelée.

Les papyrus de Ramsès, ses hiéroglyphes balbutiés ne nous racontent pas une mythologie exotique et ancienne. Ces dessins ne relèvent pas plus d'une archéologie, même fictive, que son travail sur la comète de Halley ne relève d'une astronomie, même fantaisiste. Les deux sont bien des notes, des cartes fragmentaires, des récits tremblés d'un voyage tremblant. Mais ce voyage n'est pas lointain. et nullement exotique, même s'il est vers l'Orient, précisément parce qu'il est vers l'Orient. Cet Orient-là est intérieur, actuel, immédiat, permanent, vécu par elle comme un appel et comme une épouvante.

Barque solaire ou Comète de Halley, Ramsès ne dit rien, ne célèbre rien, sinon ce qui a traversé l'inerte et éternelle ténèbre pour porter une lumière neuve, refaire ou revoir une nouvelle aurore. Et qu'est-ce donc que l'art et que la création, si ces mots ont un sens, si ce n'est cet incessant et terrible désir de nouvelles aurores? L'ardeur que mettent les villes à suivre et courtiser le crépuscule, Ramsès l'emploie à aspirer aux aubes. Non, ce n'est vraiment pas pour nous proposer quelque petit jeu stérile de "peinture cultivée" qu'elle retrouve parfois, souvent, les accents et les signes de l'ancienne Egypte. C'est parce qu'eux seuls, peut-être, étaient assez blafards sobres et énigmatiques pour pouvoir encore nous dire quelle lourde, longue, opaque nuit doit souvent, toujours, traverser l'artiste, pour qu'un jour nouveau puisse se lever sur une œuvre nouvelle.

Gérard Barrière

Entre les Fourgs. le 10 mars 1988